CRITIQUE, festival. CAP FERRET MUSIC FESTIVAL (Plage du Mimbeau), le 5 juillet 2025. Concert d'ouverture : Hélène Berger, Trio Luz, Antoine Guerrero, Lisa Tannebaum, Bailey Bovenschen, Xiaobo Zhang…

Le 15ème Festival de musique du Cap Ferret a ouvert avec la joie et l'esprit de fraternité que nous lui connaissons désormais. Une joie partagée et vécue avec d'autant plus d'intensité ce soir que l'hymne de Bach [*Que ma joie demeure*] était chanté et joué en fin de concert inaugural par les artistes et une partie des bénévoles assurant le chœur.



Ce moment de partage est l’image même de ce que doit être notre société… Actuellement fragmentée, polarisée, que certains s’ingénient à davantage cliver en soulignant leur corporatisme séparatiste. Il n’est pas une image plus forte que l’expérience collective du concert et du spectacle vivant : pour les artistes, écouter l’autre, travailler ensemble ; pour les publics faire société, éprouver des émotions ensemble. C’est constater que nous avons tous des aspirations communes qui nous élèvent collectivement. La culture et le spectacle produisent des sentiments à l’opposé de la haine. C’est tout l’honneur des municipalités, des collectivités, des divers échelons de l’État, des institutions publiques locales de soutenir le spectacle vivant ; comme des sponsors et mécènes [nombreux] qui ont bien mesuré l’enjeu à soutenir les festivals d’été, à l’instar du Cap Ferret Music Festival.



PÉPITES DU GALA D’OUVERTURE

Ces valeurs étant posées, place au plaisir et à la joie donc de découvrir des jeunes talents à l'amorce d'une belle carrière. L'éclectisme et l'engagement sont à l'honneur pour cette soirée inaugurale de la 15ème édition du Cap Ferret Music Festival. D'un bout à l'autre dans un élan transgénérarionnel, le désir du partage permet de relever les défis de la scène [et aussi des conditions du plein air]. À chaque prestation le public peut mesurer déjà l'envie d'exprimer, le désir d'incarner ; chacun selon sa sensibilité et sa communicabilité à l'adresse du public. Le principe porte ses fruits pour la délectation du public : en mêlant jeunes musiciens et professeurs aguerris, les festivaliers le temps d'une soirée, découvrent la diversité des imaginaires ; tous les profils variés qui vont rythmer la semaine de concerts et de partage formateur qui s'annonce.

L'accordéoniste, professeur à Belgrade, **Boban Bjélic** ouvre le bal ; il conclura avec **Hélène Berger** soi-même au piano dans un duo enflammant le célébrissime Oblivion d'Astor Piazzola. Parmi les tempéraments particulièrement convaincants alliant finesse et maîtrise technique, plusieurs artistes sont déjà pleinement épanouis, et plutôt convaincants. C'est tout le mérite d'**Hélène Berger**, directrice du Festival que d'encourager et de stimuler les jeunes artistes ; directrice du Concours Leopold Bellan, la pianiste n'a pas son pareil pour dénicher et repérer les talents artistiques les plus prometteurs. Certains jeunes distingués au dernier Concours Bellan vivent au Cap Ferret, l'expérience ô combien formatrice elle aussi, de la scène.

Le Trio Luz composé de 3 flûtistes au jeu aérien travaillent et sculptent le son sur le souffle, en s'accordant idéalement les unes aux autres. Leur trio a obtenu le Prix d'honneur au dernier Concours Bellan 2024.

Le guitariste [et professeur] **Antoine Guerrero** joue une pièce à la fois expressive et ciselée du catalan Asensio dont le sens des couleurs et la grande palette de nuances approchent

les qualités du peintre Joachim Sorolla, comme aime à l'expliquer l'interprète lui-même. Gravité noble et profondeur suggestive, l'interprète saisit par son intensité poétique et sensuelle, par la solidité de sa technique.



le tableau final du concert d'ouverture – Cap Ferret Music Festival 2025 © PA Pham

CE SOIR, l'éclectisme le dispute à l'intensité et à l'expressivité… En témoigne le feu ardent de la mezzo **Justine Maucurier** [Falla] qui s'est distinguée précédemment ici même lors du dernier Cap Ferret Music Open [février 2025], toute en complicité avec la pianiste Aoko Saga.

Puis c'est la harpiste habituée du festival estival **Lisa Tannebaum** dont le jeu comme celui de la légendaire Lili Laskin, frappe immédiatement par son authenticité, le naturel de ses phrasés. Les Variations de Haydn dévoilent la plénitude

du geste, une sensibilité volubile et affûtée. Autre guitariste au jeu accompli, le slovène **Golop Rupnik Gasper** dans l'Étude n°8 de Villa Llobos : tempérament, audace, précision, le jeune interprète captive par ses phrases acérés, un jeu fauve toute en nuances électriques.

Mémorable aussi la soprano américaine **Bailey Bovenschen** qui entonne en allemand l'air « mein her » de l'excellent Kurt Weill : tempérament de braise, nature dramatique taillée pour la scène (son émission naturellement puissante), et la comédie musicale, la chanteuse qui vient de l'Oklaoma, Prix d'honneur du Concours International Leopold, séduit par sa verve et son aisance, une vocalité naturelle et expressive, qui occupe l'espace et frappe par sa justesse émotionnelle.

Surprenante, l'instrumentiste japonaise, joueuse de Guzheng, lauréate de l'Osaka music competition, **Xiaobo Zhang**. **Simo Reyn**, jeune artiste jordanien arrange son propre instrument, le kanoun pour une création qui mêle en temps réel, impro et électro, geste libre et créatif qui souligne le thème générique de cette édition : la création. L'instrumentiste travaille en direct sur le son, à partir de la note que lui donne le public dans un échange bien rodé. Son mix recherche la plénitude et la transparence. Puis le pianiste **Eric Art**, au toucher tendre, entonne le thème principal du film « la Belle et la bête » de Walt Dysney : sa digitalité semble aérienne, d'une aisance étonnamment fluide.
Enfin, Oblivion de Piazzolla est joué à deux voix, celles complémentaires d' **Hélène Berger** et de l'accordéoniste qui avait ouvert le gala : **Boban Bjélic**.



Bouquet final sur la plage du Mimbo au Cap Ferret © Laurent Wangermez CFMF 2025

Le gala, hors normes, est une invitation incontournable ; il mêle la jeunesse et l'expérience, jeunes académiciens et professeurs, et se conclut par un feu d'artifice sur la grande plage du Mimbeau. Plus d'infos sur le site du CAP FERRET MUSIC FESTIVAL 2025 : https://www.capferretmusicfestival.com/

Rendez vous est déjà pris à l'été 2026. D'autant qu'auparavant, le Concours Leopold Bellan, gage de nouveaux talents prometteurs, fêtera son… centenaire à Paris ! Plus d'infos ici : http://www.concoursinternationalleopoldbellan.fr/



Archives vidéos

Revivez temps forts et concerts des éditions précédentes du CAP FERRET MUSIC FESTIVAL : https://www.capferretmusicfestival.com/MEDIAS.html



CRITIQUE, festival. ORANGE, Théâtre Antique, le 6 juillet 2025. VERDI : Il Trovatore. A. Netrebko, Y. Eyvasof, M. N. Lemieux, A. Isaev… Orchestre de l'Opéra de Marseille, Jader Bignamini (direction)

Le dimanche 6 juillet 2025 restera gravé dans les annales des *Chorégies* d'Orange comme une soirée où le génie de Giuseppe Verdi a enflammé le Théâtre Antique, sublimé par des artistes habités, une direction musicale électrisante et une mise en espace d'une poésie rare (de Jean-Louis Grinda, dont l'humilité bien connue fait que son nom n'apparaît même pas dans la fiche artistique…). Sous un ciel provençal constellé d'étoiles, *Il Trovatore* a déployé ses passions brûlantes, ses ombres tragiques et ses fulgurances vocales avec une intensité proprement shakespearienne.

Comment évoquer sans emphase la Leonora d'**Anna Netrebko**, sinon comme une révélation céleste ? Dès son *« Tacea la notte placida »*, la soprano a tissé un fil d'or entre le murmure du

vent et le grondement du destin. Son timbre, à la fois velouté et incandescent, a épousé chaque nuance du drame : les *pianissimi* semblaient des soupirs arrachés à l'âme, les aigus des éclairs déchirant la nuit. Dans *« D'amor sull'ali rosee »*, elle a fait pleurer les étoiles, son chant flottant entre douleur et extase, porté par une technique souveraine (Quelles vocalises et quelles couleurs !). Et quel feu dans le trio final, où sa résolution face à la mort a transcendé le pathos pour toucher au sublime. Netrebko, plus que jamais, est une prêtresse de l'art lyrique, une magicienne qui transforme chaque note en sortilège !

Son ex-mari, le ténor azerbaïjanais **Yusif Eyvazov** a campé un Manrico d'une puissance tellurique, mais traversé d'une vulnérabilité bouleversante. Dès sa première apparition, sa voix de ténor *spinto*, large comme le Rhône en crue et chaude comme les pierres d'Orange chauffées à blanc, a empli le théâtre antique d'une aura héroïque. Son *« Deserto sulla terra »* fut un cri d'âme déchirant, où chaque note portait le poids du destin. Mais c'est dans l'infernal *« Di quella pira »* qu'il a littéralement enflammé les cieux : ses aigus, fusées de défi lancées vers la lune, claquèrent comme des étendards de guerre, soutenus par une projection surhumaine qui fit vibrer les gradins romains. Pourtant, Eyvazov a su montrer l'autre visage du héros : la tendresse infinie du *« Miserere »* avec Netrebko (quel couple scénique et vocal !) fut un moment d'une poésie suspendue, où son chant, adouci en un velours nocturne, se fondit aux larmes de Leonora. Un Manrico complet, déchirant, porté par un engagement physique total – un titan au cœur ouvert.

De son côté, **Marie Nicole Lemieux** a offert une Azucena d'anthologie, sombre joyau étincelant de folie et de douleur. Sa présence scénique, fantomatique et pourtant terriblement charnelle, captivait dès son entrée. Et cette voix ! Un contralto d'une profondeur abyssale, aux graves rugueux comme la roche, aux mediums brûlants de haine et de désespoir

maternel. Son « *Stride la vampa* » ne fut pas simplement chanté : *incanté*. Une évocation démoniaque, où chaque syllabe crépitait comme une braise, portée par un sens dramatique à couper le souffle. Dans « *Condotta ell'era in ceppi* », elle a déployé une palette de couleurs effrayante – tour à tour hurlante de vengeance, chuchotante d'hallucination, implorante de pitié filiale. Son duo final avec Manrico fut d'une intensité tragique insoutenable : Lemieux a fait d'Azucena bien plus qu'une sorcière ; elle en a fait l'incarnation même de la fatalité verdienne, une Gorgone dont le chant pétrifiait d'horreur et de compassion.

Et omment ne pas tomber à genoux, enfin, devant la performance du baryton russe **Aleksei Isaev** – découvert par nous seulement le mois dernier dans un mémorable Vaisseau fantôme au Théâtre du Capitole -, ce Luna venu des steppes russes comme un héros byronien ? Le baryton a enflammé l'auditoire dès « *Il balen del suo sorriso* », où sa voix de bronze poli, tour à tour rageuse et désespérée, a sculpté le personnage avec une profondeur psychologique rare. Son incarnation du Comte fut une tempête : orgueil aristocratique, jalousie dévorante, amour fou – tout y était, porté par un *legato* de velours et des aigus explosifs. Sa confrontation avec Manrico fut un duel titanesque, où chaque regard, chaque silence pesait plus lourd que les épées. Orange vient de découvrir son prochain monstre sacré !

Pas de « petits rôles » à Orange, et le russe **Grigory Shkarupa** (Ferrando) a prêté sa basse puissante et noble pour ancrer la scène d'ouverture avec une clarté et une présence remarquables. Son récit du bûcher *(« Abbietta zingara »)* captiva l'auditoire, déployant le drame avec une gravité et une projection exemplaires. La jeune soprano française **Claire de Monteil** (Inez) a, elle, insufflé à la confidente une sensibilité exquise. Son timbre rond et puissant, son beau phrasé dans ses brèves interventions (surtout le duo d'ouverture avec Leonora) apportèrent une touche de lumière

juvénile bienvenue au cœur des ténèbres. Une perle discrète mais essentielle. Mention spéciale, enfin, à cette masse chorale phénoménale réunissant les **Chœurs des Chorégies et de l'Opéra Grand Avignon.** Qu'ils soient gitans forgeant avec une énergie sauvage *(« Vedi! Le fosche »)*, soldats martelant leurs chants de guerre, ou moines psalmodiant dans la pénombre, ils ont été le souffle vital de l'œuvre. Leur puissance, leur précision rythmique et leur engagement physique ont littéralement soulevé la scène, notamment dans les grandes fresques du deuxième et quatrième actes. Ils ont formé un mur sonore et émotionnel irréprochable.



Sous la baguette ardente du chef italien **Jader Bignamini**, l'**Orchestre Philharmonique de Marseille** a enthousiasmé avec une ardeur quasi révolutionnaire. Les *préludes* ont jailli comme des coups de canon, les cordes en fusion (quel

staccato dans *« Di quella pira »* !), les cuivres sauvages, les bois langoureux… Bignamini a ciselé chaque nuance avec l'intelligence d'un archéologue et la fougue d'un *torero*, équilibrant l'intimité des duos et la démesure des chœurs (les fameux *« Vedi ! Le fosche »* à vous dresser les cheveux sur la tête). Son sens du théâtre a magnifié Verdi : les silences mêmes semblaient hurler !

Face aux contraintes financières persistantes des Chorégies, **Jean-Louis Grinda** a transformé les limites en opportunité créative. Sa « mise en espace » (indiquée comme *version concert* dans le programme) dépasse largement le format traditionnel. En magicien des lieux, il a opté pour une discrétion éloquente ; pas de fioritures, mais quatre projections vidéo hypnotiques, conçues comme des palimpsestes numériques sur le mur antique : au I, une tour isolée dans une forêt nocturne, évoquant le passé tragique des personnages. Au II, des flammes dansantes pour la scène du bûcher, leur lueur orangée se superposant à la pierre chaude, et au IV, un vitrail en rosace projeté pendant le mariage secret de Leonora et Manrico, fusionnant sacré et fatalité. La sobriété des costumes et l'éclairage minimaliste (**Vincent Cussey**) ont eux aussi laissé toute la place à l'émotion pure.

Entre le chant des cigales (et celui plus perçants des martinets !), et le murmure des pierres romaines, **cette production d'*Il Trovatore* restera dans les mémoires et a atteint l'idéal des *Chorégies*** : un mariage parfait entre patrimoine et création, entre ferveur musicale et théâtralité brute. Netrebko, Eyvasof, Lemieux, Isaev, Bignamini et Grinda ont offert une version qui fera date – un *Trovatore* où chaque note, chaque regard, chaque ombre portée sur les pierres millénaires parlait d'amour, de mort et de folie. Qu'importe la nuit tombante : **sous le ciel étoilé de Provence, Orange a redécouvert le feu sacré de l'opéra** !



CRITIQUE, festival. ORANGE, Théâtre Antique, le 6 juillet 2025. VERDI : Il Trovatore. A. Netrebko, Y. Eyvasof, M. N. Lemieux, A. Isaev… Orchestre de l'Opéra de Marseille, Jader Bignamini (direction). Crédit photo © Jean-Philippe Gromelle

VIDEO : Un « Trouvère » d'anthologie aux Chorégies d'Orange 2025 !

&n

CRITIQUE, festival. BEAUNE, 42ème Festival International de Musique Baroque (Cours des Hospices de Beaune), le 5 juillet 2025. LULLY : Proserpine. M. Lys, V. Gens, A. Bré, N. Pritchard, L. Kilsby… Les Talens Lyriques, Christophe Rousset (direction)

Sous la direction énergique de Maximilien Hondermarck (diplômé du CRR de Paris et du Ministère de la Culture), le 42e Festival International de Musique Baroque de Beaune entame une ère nouvelle, alliant tradition et innovation. Hondermarck, nommé en 2024 après un concours face à 17 candidats, a su insufflé une dynamique rafraîchissante avec l'ouverture de (nouveaux) lieux exceptionnels, telles que la Chapelle des Jacobins et la Chapelle de la Charité, qui accueillent des répertoires intimistes, complétant

magistralement l'emblématique Cour des Hospices et la magnifique Basilique Notre-Dame. Organisée en week-ends thématiques (hommage à Rameau, *week-end* Haendel…), elle mêle jeunes talents et ensembles confirmés – comme Le Poème Harmonique, Les Epopées ou encore Les Talens Lyriques, à l'honneur en ce samedi 5 juillet, avec la rare *Proserpine* de Jean-Baptiste Lully.

Créée en 1680 à la cour de Louis XIV, *Proserpine* marque la réconciliation entre Lully et son librettiste Quinault, après le scandale d'*Isis* (où Madame de Montespan était caricaturée en Juno jalouse !). Inspirée des *Métamorphoses* d'Ovide, l'œuvre déploie une intrigue mythologique aux accents politiques : Pluton enlève Proserpine, fille de Cérès, déclenchant la colère maternelle et l'intervention des dieux. Le livret miroite d'allusions à la cour : Cérès abandonnée par Jupiter évoque Madame de Montespan délaissée pour Madame de Ludres, tandis que Proserpine forcée d'épouser Pluton renvoie au mariage imposé de la Dauphine Marie-Anne de Bavière. Lully donne ici le premier rôle à l'orchestre – et, *dixit* Madame de Sévigné : « *cet opéra est au-dessus de tous les autres* ». L'ouvrage lullyste comporte par ailleurs le premier duo de basses de l'histoire de la musique (entre Pluton et Acalaphe), symbolisant les ténèbres de l'Enfer.

Dans la **Cour des Hospices de Beaune**, cadre sublime classé au patrimoine de l'Humanité, **Christophe Rousset** a clos son intégrale Lully en génie inspiré, dirigeant **Les Talens Lyriques** et le **Chœur de Chambre de Namur** avec une précision électrisante. Les violons ont tissé des tapisseries sonores luxuriantes (*préludes* envoûtants), les bassons et flûtes à bec ont dialogué avec les passions des chanteurs, tandis que les percussions ont scandé l'enlèvement de Proserpine avec une sauvagerie contrôlée. Le superbe pupitre de cordes des Talens

Lyriques a incarné les passions avec une violence inouïe – tempêtes dramatiques, plaintes des enfers, et danses célestes… – et ont enchanté un public venu en nombre de toute l'Europe !

Dans le rôle-titre, avec sa voix cristalline aux couleurs changeantes, passant de la fragilité juvénile à l'autorité de reine des Enfers, la soprano suisse **Marie Lys** continue de subjuguer : son duo avec Mercure fut un joyau d'élégance. De son côté, **Véronique Gens** campe une Cérès impériale de douleur et de rage. Son aria « *Dieux, soyez-moi favorables* » a embrasé l'auditoire par ses nuances tragiques, du murmure déchirant aux imprécations fulgurantes. Le jeune ténor britannique **Laurence Kilsby** (Alphée) possède une voix à la suavité envoûtante, illuminant la Cour d'un timbre doré. Sa scène d'amour avec Aréthuse (**Ambroisine Bré**, délicieuse de fraîcheur) a suscité des frissons. La basse française **Olivier Gourdy** (Pluton), avec sa voix sombre et profonde, a incarné la puissance ténébreuse de son personnage sans caricature aucune. Son entrée en scène, portée par les trompettes et timbales, a électrisé l'atmosphère. Autre chanteur remarqué, **Nick Pritchard** (Mercure) a fait preuve d'une grande agilité vocale, messager volant avec une énergie aérienne. La jeune soprano **Apolline Raï-Westphal** a apporté une fraîcheur idéale à ses deux rôles (La Félicité et Cyané). Tant dans son incarnation de La Discorde qu'en Crinise, **Jean-Sébastien Bou** a campé de manière très théâtrale sa double partie, avec un timbre percutant et une présence scénique toujours aussi électrique. Son articulation mordante a servi parfaitement le texte de Quinault, soulignant les tensions politiques sous-jacentes du livret. Face à lui, **Olivier Cesarini** (Acalaphe) a paru bien pâle et timoré, vocalement parlant, tandis que **David Witczak** a excellé en Jupiter, alternant entre la majesté foudroyante du roi des dieux (Acte V) et la magnanimité du pacificateur. Enfin, **Thibaut Lenaerts** – qui avait la charge de la préparation des chœurs – s'est vu également confier (avec efficacité) un certain nombre de petits rôles complémentaires.

Cette performance **clôt le cycle Lully des Talens Lyriques / de Christophe Rousset à Beaune...** avec un grand succès public, en témoignent les ovations aussi nourries que répétées qui se sont fait entendre à l'issue de la soirée. Et *Proserpine* – reine des Enfers (et désormais de nos mémoires…) – y a trouvé un trône proprement éclatant !

CRITIQUE, festival. BEAUNE, 42ème Festival International de Musique Baroque (Cours des Hospices de Beaune), le 5 juillet 2025. LULLY : Proserpine. M. Lys, V. Gens, A. Bré, N. Pritchard, L. Kilsby… Les Talens Lyriques, Christophe Rousset (direction). Crédit photo © Ars Essentia

---

CRITIQUE, festival. SOFIA, opéra de Sofia, du 28 juin au 3 juillet 2025. WAGNER : Der Ring des Nibelungen. Chœur et Orchestre de l'Opéra de

Sofia. Plamen Kartoloff / Evan-Alexis Christ

Le metteur en scène (et directeur de l'Opéra de Sofia) Plamen Kartaloff a une fois de plus transformé l'Opéra de Sofia en épicentre wagnérien avec sa production du *Ring des Nibelungen*, présentée cette année du 28 juin au 3 juillet 2025 – dans le cadre de son festival annuel dédié à Richard Wagner (depuis 2023). Cette *Tétralogie*, portée par une mise en scène visionnaire, un orchestre électrisant dirigé par Evan-Alexis Christ, et une distribution majoritairement bulgare, a conquis un public accouru des quatre coins de l'Europe.

Plamen Kartaloff a transformé la tétralogie wagnérienne en une fresque visuelle et philosophique unifiée par le symbole du *triskèle* (cercles géocentriques). Ce motif, représentant la « spirale de la vie », structure chaque opéra tout en créant une continuité scénographique. Dans *Das Rheingold* (visible ici) les triskèles immergés dans une piscine centrale, éclairés en bleu électrique, forment un vortex liquide. Les Filles du Rhin (Woglinde, Wellgunde, Flosshilde) nagent littéralement dans cet espace, utilisant des trampolines pour simuler des mouvements de vagues. Des projections de reflets aquatiques envahissent le fond de scène, créant une illusion de profondeur abyssale. Pour l'antre d'Alberich, les triskèles se disloquent en structures métalliques anguleuses. Des jeux de lumières stroboscopiques (**Andrej Hajdinjak**) et des fumées denses évoquent la forge infernale, tandis que les enclumes (18 en tout !) résonnent depuis les coulisses, conformément à

la partition de Wagner. La transition du fluide au métallique illustre la perversion de la nature par la cupidité. La chute d'Alberich dans le Rhin, où il est encerclé par des projections de vagues dévorantes, souligne la circularité du destin – un thème central du *Ring*.

Dans *Die Walküre* (visible ici) la hutte de Hunding est un triskèle brisé, recouvert de neige artificielle, forme un cercle de pierres ancestral. Des ombres projetées (représentant le frêne sacré) envahissent le sol lors de la scène de reconnaissance entre Siegmund et Sieglinde, liant leur destin à la mythologie nordique. Pour la célèbre "Chevauchée des Walkyries", les huit guerrières émergent d'un brouillard rougeoyant, juchées sur des plateformes suspendues évoquant des rochers célestes. Leurs capes pourpres flottent sous des ventilateurs cachés, créant un effet de vol stylisé. Des projections de runes scandinaves défilent sur le cyclorama durant leur cri de guerre. La scène finale de Wotan entourant Brünnhilde d'un anneau de feu utilise des flammes virtuelles projetées sur un écran de fumée. Les triskèles s'embrasent en synchronie avec l'orchestre, fusionnant le leitmotiv du feu (Loge) et de la malédiction – une métaphore de l'implosion des Dieux.

Dans *Siegfried* (voir ici), la forêt au centre du livret devient organisme vivant. Des triskèles recouverts de mousse et de lianes forment des dômes végétaux. Des projections d'arbres en croissance accélérée répondent aux cuivres de l'orchestre, tandis que l'Oiseau (soprano suspendue à un trapèze) survole la scène dans une cage lumineuse en forme de sphère. Pour représenter Fafner en dragon, plutôt qu'un costume réaliste, Kartaloff opte pour une abstraction : des lasers verts dessinent les contours du dragon, pilotés depuis la fosse par des techniciens. La « peau » de Fafner est un écran translucide où défilent des algorithmes évoquant sa mutation monstrueuse. Quant à la forge de Siegfried, elle intègre des étincelles réelles (système pyrotechnique à froid)

et des sons d’enclume spatialisés. Quand l’épée brisée est reforgée, les triskèles pivotent pour former une étoile, symbolisant la renaissance héroïque.

Pour *Götterdämmerung* (voir ici), un triskèle doré géant forme le palais des Gibichungen. Des colonnes de lumière blanche (évoquant le pouvoir stérile de Gunther) croisent des ombres noires (Hagen), tandis que des miroirs brisés reflètent la duplicité des personnages. Dans la fameuse scène d’Immolation finale, Brünnhilde chante son monologue sur un cheval stylisé en métal rouillé. Le bûcher s’embrase via des projections de flammes dansantes, tandis que des paillettes argentées (l’or du Rhin restitué !) tombent du ciel. Le *Valhalla* brûle en hologramme, remplacé par une aurore boréale verte, l’Espoir selon Kartaloff. Les filles du Rhin récupèrent alors l’anneau dans un bassin vide, soulignant le retour à l’équilibre naturel. Le triskèle central se désagrège lentement en poussière lumineuse, clôturant le cycle de la démesure par une purification visuelle… C’est tout simplement superbe à voir !



Comme toujours, l'**Opéra de Sofia** peut interpréter la plupart des rôles avec sa propre troupe. Mais on a également assisté à d'excellentes performances de certains invités. La Bulgare **Iordanka Derilova** a été tout simplement superbe, tant par son soprano au dramatisme intense que par son interprétation talentueuse de l'une des meilleures Brünnhilde du moment (dans *Le Crépuscule des Dieux),* tandis que a compatriote **Radostina Nikolaeva** n'a pas moins démérite (dans le même rôle) dans *La Walkyrie*, avec une voix tranchante et acérée dans l'aigu, mais sachant s'adoucir et s'humaniser dans les suppliques adressées à son père dans le finale. Le Britannique **Thomas Hall** a brillé en Wotan dans *L'Or du Rhin* et *La Walkyrie*, tout comme le Hongrois **Krisztián Cser** qui reprenait le rôle dans *Siegfried*. Le danois **Magnus Vigilius** a incarné un Siegfried éclatant de santé et avec un charisme rayonnant (dans *Siegfried*) tandis que **Kostadin Andreev** a lourdement déçu dans la reprise du rôle dans *Le Crépuscule*, avec une voix fatiguée et de piètres qualités d'acteur. La basse bulgare **Petar Buchkov** en Fafner (puis Hagen), l'Alberich de **Plamen Dimitrov**, et l'Erda de **Vesela Yaneva** ont également fait grande impression, parmi la multitude de leurs confrères et consoeurs dont aucun.e. n'a démérité (hors le cas déjà cité).

Sous la baguette dynamique du chef greco-américain **Evan-Alexis Christ** – déjà à la tête de l'orchestre de l'Opéra de Sofia dans une *Elektra* vue un mois plus tôt à l'Opéra d'Istanbul -, la phalange "maison" a livré une performance puissante et nuancée : les leitmotivs (destin, épée, or) ont notamment été articulés avec une clarté remarquable, notamment dans la « Marche funèbre » de *Götterdämmerung*. Christ a utilisé ici une version orchestrale adaptée aux théâtres de taille moyenne, sans sacrifier la grandeur wagnérienne. Une quadruple production qui consolide Sofia comme le *Bayreuth des Balkans* !

CRITIQUE, festival. SOFIA, opéra de Sofia, du 28 juin au 3 juillet 2025. WAGNER : Der Ring des Nibelungen. Chœur et Orchestre de l’Opéra de Sofia. Plamen Kartoloff / Evan-Alexis Christ. Crédit photo © Opéra de Sofia



CRITIQUE, festival. 45ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 2 juillet 2025. « Kaléidoscope » par Mourad MERZOUKI et la Compagnie Käfig

« *Kaléidoscope*« , la nouvelle pièce de Mourad Merzouki, vient d'enchanter le public de cette 45e édition du festival Montpellier Danse – car loin du simple *best-of* auquel on pourrait s'attendre, le chorégraphe français signe une œuvre en soi, un spectacle d'une grande cohérence et d'une touchante générosité.

L'enjeu était audacieux : convoquer trente ans de création, de *Käfig* (1996) à *Zéphyr* (2021), pour en faire un seul et même souffle. Pionnier de la danse *hip-hop* sur scène, **Mourad Merzouki** aurait pu se contenter d'un florilège de ses plus grands succès. Il choisit plutôt l'intelligence du montage, soignant les transitions avec une *maestria* qui donne à ce voyage dans le temps une fluidité enivrante. On passe d'un tableau à l'autre, des fondus-enchaînés lumineux aux glissements gestuels, comme dans un rêve éveillé où chaque

séquence répond à la précédente dans un dialogue subtil.

Ce qui impressionne, c'est la vitalité et la prouesse physique des vingt-trois danseurs qui peuplent la scène. Leur énergie est communicative, leur précision confondante. On reconnaît la patte du chorégraphe, cette façon unique de métisser le *hip-hop a*vec d'autres mondes – la boxe dans *Boxe Boxe*, le baroque dans *Folia*, les arts plastiques dans *Agwa* – pour créer un vocabulaire gestuel d'une richesse infinie. Mais c'est aussi l'exploration de nouveaux territoires qui captive : des danseuses épinglées dans des liens de soie jouent avec l'apesanteur, défiant les lois de la gravité et envoyant le *hip-hop* vers des cieux insoupçonnés. Dans un écrin de lumières signé **Yoann Tivoli**, la scénographie de **Benjamin Lebreton** offre un écrin aussi épuré que magique. Des chutes de tapis, bruyantes et malicieuses, ponctuent les changements d'actes, tandis que des tissus légers semblent flotter comme des tapis volants, répondant à la jupe tournoyante d'une soprano, **Heather Newhouse**, dont la voix lyrique ajoute une couche d'émotion à cette fresque onirique.

« *Kaléidoscope* » est une démonstration de force, mais aussi un moment suspendu, fait de poésie et d'émotion. On y voit l'évolution d'un style qui s'est affiné, singularisé, pour devenir celui d'un auteur complet, dont la devise semble être « t*oujours plus loin, toujours plus haut* ». Chaque tableau est une image saisissante, un fragment coloré qui, assemblé, compose un portrait généreux de **Mourad Merzouki** et de sa ***Compagnie Käfig***. Et le public du festival *Montpellier Danse*, fidèle entre les fidèles, a répondu présent, debout, les yeux brillants, emporté par ce tourbillon d'énergie et de beauté. Une véritable réussite !

CRITIQUE, festival. 45ème festival « Montpellier Danse ».
MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 2 juillet 2025.
« Kaléidoscope » par Mourad MERZOUKI et la Compagnie Käfig.
Crédit photoraphique (c) Benoîte Fanton

CRITIQUE, théâtre musical. PARIS, Collège des Bernardins (du 28 juin à novembre 2025) : “LE MYSTERE MOZART”. M. Merzouki, N. Spinosi…

Depuis le 28 juin – sous les sublimes voûtes du Collège des Bernardins (dans le 5ème arrondissement de Paris) -, *Le Mystère Mozart* est parcours sensoriel de 1h30 à travers 8 salles de l’ensemble monastique, mêlant musique live, théâtre, danse et *mapping* visuel. Chaque espace devient un tableau vivant dédié aux chefs-d’œuvre (et retraçant la vie) de Wolfgang Amadeus Mozart (17 œuvres au total), de *La Flûte enchantée* au *Requiem*, avec des projections interactives et des performances en direct. Le public est parfois même

acteur : il dirige un orchestre virtuel, participe à un bal en costumes du XVIIIe siècle, ou incarne la Reine de la Nuit !…

Le Collège des Bernardins (XIIIe siècle), ancien monastère cistercien, amplifie l'émotion grâce à son acoustique et son architecture. Chaque salle (nef, cellier, chapelle) dialogue avec l'œuvre de Mozart, soulignant sa quête spirituelle. Le lieu, restauré en 2008, symbolise le lien entre foi, art et raison – un miroir parfait pour Mozart

Derrière le projet, une Équipe Artistique d'Exception : **Michel Éli** (producteur), concepteur de la célèbre émission *Prodiges* (sur France 2), qui s'est investi pour rendre Mozart accessible à tous, et notamment aux familles ; **Nathalie Spinosi** (dramaturge et metteuse en scène) qui a été chargée de créer une narration fluide entre les salles, reliant vie et œuvre de Mozart avec simplicité ; **Mourad Merzouki** (chorégraphe) qui signe une danse contemporaine fusionnant avec les innovations technologiques, évoquant son spectacle *Pixel*, et enfin la soprano *star* **Julie Fuchs** (Marraine du spectacle), qui incarne l'excellence musicale du projet. En tout, 30 artistes (musiciens, comédiens, danseurs) animent ce parcours, créant un dialogue entre *live* et enregistrements.

« Le Mystère Mozart » transcende le spectacle classique : il est une porte d'entrée vivante vers le génie mozartien, où technologie et tradition s'épousent. Pour les passionnés comme pour les familles, c'est une immersion poétique dans l'univers d'un compositeur qui, selon Benoît XVI, *« a été touché par le divin »*. Le spectacle est prévu jusqu'en novembre 2025…

CRITIQUE, théâtre musical. PARIS, Collège des Bernardins (du 28 juin à novembre 2025) : “*LE MYSTERE MOZART*”. M. Eli, M. Merzouki, N. Spinosi…

VIDEO : Trailer du « *Mystère Mozart* » au Collège des Bernardins (jusqu’en novembre 2025)

CRITIQUE, concert. PARIS, 6ème Festival « Résonances » (Sainte-Chapelle), le 30 juin 2025. BACH / MOZART / RAVEL / CHOPIN. Saehyun KIM (piano)

Deux jours après un récital du brillant claviériste Sébastien Grimaud, et au lendemain du concert du moins talentueux accordéoniste Julien Beautemps, les pierres et les vitraux séculaires de la Sainte-Chapelle ont vibré à nouveau d’une

émotion rare, en ce lundi 30 juin, pour le concert de clôture du 6ème festival « *Résonances*« . Dans ce sanctuaire de lumière, c'est le jeune prodige coréen Saehyun Kim, fraîchement auréolé de son triomphe au Concours Long–Thibaud 2025, qui a offert une soirée pianistique d'une intensité et d'une maîtrise proprement sidérantes. Un programme audacieux, traversant quatre siècles de musique, transformé sous ses doigts en un voyage initiatique d'une profondeur inoubliable.

Dès les premières notes du « *Wachet auf, ruft uns die Stimme* » (BWV 645) de **Johann Sebastian Bach**, dans l'arrangement monumental de Feruccio Busoni, Saehyun Kim a imposé son aura. Loin d'une simple transcription, il a fait résonner *l'appel des veilleurs* avec une solennité et une clarté polyphonique saisissantes. La voûte gothique semblait amplifiée chaque ligne mélodique, chaque basse affirmée avec une présence tellurique. Dans « *Ich ruf zu dir, Herr Jesu Christ* » (BWV 639), toujours transcrit par Busoni, la prière est devenue palpable. Le toucher de Kim, d'une délicatesse infinie et d'un contrôle dynamique absolu, a transcendé le métal du piano pour en faire un instrument d'orfèvre, où chaque note chantait une supplique intime et recueillie, captivant l'auditoire dans un silence religieux.

Le passage à la *Sonate n°3 en Si bémol Majeur K. 281* de **W. A Mozart** a révélé une autre facette, lumineuse et espiègle, du talent de Kim. L'*Allegro* initial a pétillé d'une joie juvénile et d'une articulation d'une précision de cristal. L'*Andante amoroso* s'est déployé avec une tendresse poétique et un phrasé d'une élégance naturelle, tandis que le *Rondo* final a éclaté dans un tourbillon de vivacité et de bonne humeur, exécuté avec une aisance technique confondante et un sens inné du style classique.

Puis vint le vertige avec « *Gaspard de la Nuit* » de **Maurice Ravel**. Saehyun Kim s'est mué en alchimiste du clavier, maîtrisant avec une autorité stupéfiante les pièges diaboliques de ces trois poèmes. « *Ondine* » a miroité de mille reflets liquides et perfides, les traits rapides semblant couler de source. « *Le Gibet* » a imposé son climat d'angoisse irréelle, le *si bémol* obstiné martelé comme un glas funèbre sous une ligne mélodique d'une désolation poignante. Enfin,« ***Scarbo*** » a déchaîné les démons de la virtuosité. Kim a affronté les sauts et les rythmes démultipliés avec une énergie foudroyante et une netteté implacable, restituant toute la malice grotesque et fantastique du personnage. Une performance qui tenait de l'exploit physique et de la transe artistique, laissant le public littéralement pantelant.

L'hommage à **Frédéric Chopin** qui suivit fut un baume d'une poésie raffinée. Les *Quatre Mazurkas Op. 33* ont été autant de miniatures ciselées avec amour. Kim en a saisi l'essence dansante, mélancolique ou fière, avec un *rubato* parfaitement naturel et une palette de couleurs intimes, du *sol dièse mineur* rêveur au *si mineur* plus sombre, en passant par la grâce du *Ré Majeur* et la simplicité élégiaque du *Do Majeur*. Puis, le *Scherzo n°3 en do dièse mineur Op. 39* a éclaté comme un feu d'artifice final. Kim en a déployé toute la puissance héroïque et la fébrilité romantique, des accords introductifs fulgurants aux fusées chromatiques étincelantes du développement, jusqu'au retour du thème principal d'une noblesse souveraine. La coda, d'une virtuosité vertigineuse, a été emportée avec une bravoure et une précision qui ont soulevé la salle.

L'ovation finale fut instantanée, debout et vibrante. **Saehyun Kim**, d'une modestie touchante, a salué avec grâce, confirmant non seulement son statut de vainqueur du Long Thibaud, mais surtout celui d'un artiste majeur en devenir, capable de conjuguer une technique phénoménale à une intelligence musicale et une sensibilité hors du commun.

Vivement la 7ème édition du festival « Résonances »… en juin 2026 !

CRITIQUE, concert. PARIS, 6ème Festival « Résonances » (Sainte-Chapelle), le 30 juin 2025. BACH / MOZART / RAVEL / CHOPIN. Saehyun KIM (piano). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Finale du Concours Long-Thibaud 2025 (Saehyun Kim Lauréat)

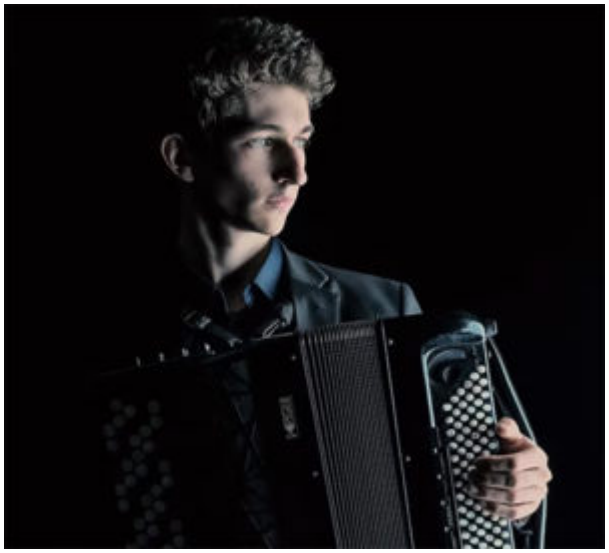
CRITIQUE, concert. PARIS, 6ème Festival « Résonances » (Sainte-Chapelle), le 29 juin 2025. Récital de Julien Beautemps, accordéon : J.S. Bach, W.A. Mozart, J.

Beautemps…

L’avant dernier concert du Festival si bien nommé « Résonances » à la Sainte-Chapelle de Paris, permet de vivre une expérience incomparable entre architecture et musique. Le récital du jeune accordéoniste Julien Beautemps, interprète, transcripteur, compositeur le démontre avec éclat et nuances… En ouverture, la Passacaille de JS Bach, compositeur générique du programme, débute dans une polyphonie pleine, détaillée, large, comme ancrée dans la terre … puis à mesure que se déroule le flux instrumental, plein de noblesse sous des doigts aussi inspirés (agilité éloquente de la main droite), la marche ample s’allège ; elle s’immatérialise vers un infini céleste, comme une aspiration verticale, en total accord avec le dessin architectural et l’élan fuselé des hautes baies vitrées de la Sainte Chapelle.

Le dessein du directeur musical **Yann Harleaux** est de ce point de vue parfaitement réalisé : le dialogue entre musique et

architecture, – les magiques » résonances » au cœur du Festival, sont bien palpables ce soir. Dans un jeu très naturel qui parait improvisé, trait marquant de toute la soirée, l'interprète affirme un lien particulier qui le lie à Jean Sébastien Bach, à sa hauteur de vue, à son imaginaire sans limite.



Puis se dévoile son égale compréhension de **Mozart**. Du **Requiem**, l'accordéoniste a transcrit cette année partie de la partition du génie salzbourgeois ; il en a déduit 3 morceaux éblouissants, enchaînés dans une souveraine maîtrise contrapuntique ; la conception est à la fois dramatique grave et profonde, et aussi très intérieure ; l'interprète jouant comme dans le Bach précédent, sur la longueur de la note, le sens et la direction du souffle, l'ultime résonance avant l'expiration et le silence plein : l'Introïtus et le Kyrie édifient un portique initial majestueux et remarquablement réalisé, introduit dans un crescendo plein de retenue, ce que l'on retrouve dans le Lacrymosa, la pièce maîtresse de toute la construction : à la fois hautement inspiré, retenu et pressé par une urgence impérieuse. Il s'agit bien d'un questionnement profond, d'ordre métaphysique et dans la continuité du flux musical, du passage de l'ombre à la lumière, de la matérialité à la grâce abstraite d'une conscience apaisée et réconciliée. Saluons le parcours éprouvé grâce au jeu très maîtrisé de l'accordéoniste : et comme le précise le musicien au public, ce sont 3 pièces comme la Sainte Trinité, elle-même évoquée dans le plan décoratif de la Sainte-Chapelle.

Dans sa **Sonate**, composée en hommage à son grand-père, **Julien**

Beautemps se livre davantage encore. Le premier mouvement est le plus développé, évoquant clairement l'infini, comme le jeune musicien aime à l'expliquer aux auditeurs ; le deuxième est enchaîné comme un scherzo conquérant où l'auteur glisse des motifs liturgiques et le troisième enchaîne les épisodes contrastés s'appuyant sur une dextérité dans le choix des modes de jeu, y compris tous les effets produits par la maîtrise du soufflet, tiré, poussé avec une volubilité impressionnante ; l'interprète explorant toutes les nuances sonores selon la pression recherchée sur la colonne d'air ; ses effets de trémolos et du jeu tremblé, « syncopé », et du picotage…, conférant une expressivité captivante. Ce qu'il avait déjà maîtrisé dans le Requiem de Mozart.

En bis, conclusion des plus adaptées, Julien Beautemps joue son cher Bach, avec un naturel inspiré, véritable marche vers l'au-delà et le très haut des cimes célestes. Tempérament magistral.

Saluons la justesse de la programmation de Yann Harleaux pour son festival « Résonances », centré sur le clavier. Ce soir, la découverte est totale, de surcroît idéalement connectée à l'esprit du lieu, – l'écrin unique de la Sainte-Chapelle, ses harmonies et proportions, l'appel à la méditation et à l'humilité qu'il suscite immanquablement. Julien Beautemps ne révèle pas seulement son grand talent de musicien : le jeune accordéoniste affirme un imaginaire ancré dans le questionnement et la finitude, la lumière et le partage. Chapeau bas.

_____

CRITIQUE, concert. PARIS, Sainte-Chapelle, le 29 juin 2025. Récital de Julien Beautemps, accordéon : JS Bach, Mozart, J. Beautemps… Photo : Julien Beautemps DR



VISITEZ le site de l'accordéoniste Julien Beautemps : https://www.julienbeautemps.com/

LIRE aussi **notre présentation du Festival » Résonances » à la Sainte-Chapelle de Paris** : https://www.classiquenews.com/paris-sainte-chapelle-6eme-festival-claviers-resonances-du-1er-au-30-juin-2025-de-ellington-a-bach/

CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier, le 29 juin 2025. OFFENBACH : Les Brigands. M. Beekman, P. Perbost, A. Dennefeld, L. Naouri… Barrie Kosky / Michele Spotti

Le 27 juin 2025, veille de la *Marche des Fiertés* parisienne dont le cortège devait s'élancer du Palais Royal tout proche, l'Opéra Garnier avait vibré aux accents subversifs de la Première des *Brigands* de Jacques Offenbach, revisités par le génial Barrie Kosky (dont nous sortons à peine de son "*Sweeney Todd*" strasbourgeois..). Dans un *timing* parfait, cette production transgressive et joyeusement *queer* a épousé l'esprit militant et festif de la *Pride*, transformant la scène en manifeste flamboyant pour la liberté d'être et de paraître.

« *Les Brigands* » d'Offenbach au Palais Garnier, ou l'opéra-bouffe en révolution *queer* !

Le metteur en scène australien, grand amateur d'Offenbach, ancre résolument l'œuvre dans l'esthétique *camp* et u*nderground* des années 70-80. Falsacappa (Marcel Beekman) surgit en *drag queen* écarlate, sosie hallucinant de Divine, l'icône du cinéma *trash* de John Waters. Perruque peroxydée, robe sirène et talons vertigineux, il incarne une autorité matrone, mêlant menace et auto-dérision. Le chœur des brigands devient une horde de créatures *genderfluid* : danseurs en shorts pailletés, *cow-boys* en jupes, nonnes cancanant comme dans *Roma* de Fellini. Les dialogues ont été réécrits pour moquer l'actualité politique (références à Bruno Le Maire, trou de la dette…) et l'hypocrisie sociale : *« Il faut voler selon la position sociale que l'on occupe »* clame Falsacappa, soulignant que bandits et banquiers partagent les mêmes méthodes. La scénographie de **Rufus Didwiszus** représente un palais délabré tagué d'un *« Ni Dieu, ni maître, ni patron »*. Ce cadre gris sert d'écrin aux costumes *flashy* (signés par **Victoria Behr**), symbolisant la révolte contre l'ordre établi : une explosion chromatique inspirée de Vélasquez pour la cour espagnole (Acte II), mêlant crinolines et accoutrements de *clubbing.* Les Ménines y côtoient des travestis en plateformes, créant des tableaux vivants tout simplement hypnotiques. Quant à la chorégraphie, orchestrée pa**r Otto Pichler,** *voguing* et danses urbaines rythment les ensembles, transformant les brigands en troupe de performeurs *queer*.

En transposant l'intrigue dans une esthétique *queer* radicale, Kosky révèle la modernité du livret. Les brigands changent d'identité pour berner les puissants, miroir des stratégies *LGBT+* pour exister dans une société normative. La troupe de hors-la-loi, syndiquée et solidaire, forme une famille choisie – écho aux *« chosen families »* de la culture *queer,* tandis que les piques contre les financiers corrompus et les carabiniers ridicules résonnaient avec les luttes portées le lendemain dans la *Marche des Fiertés*.

En chef-*drag,* **Marcel Beekman** – voix nasale et théâtre

extravagant – domine la scène par son charisme de « matrone-patronne », transformant le personnage en icône d'autorité *queer.* **Marie Perbost** (Fiorella) distille dans la salle son soprano incandescent, cheveux rouges et jupon rayé, telle une héroïne de Tim Burton. Son jeu généreux et sa voix ronde électrisent la salle. **Antoinette Dennefeld** campe un Fragoletto alerte et sensuel, elle passe des vocalises virtuoses aux claquements de castagnettes avec une grâce réjouissante. En chef des carabiniers, **Laurent Naouri** semble rendre hommage à Louis de Funès, et l'on se délecte de sa verve comique réjouissante. Le reste de la distribution (**Eugénie Joneau, Philippe Talbot, Sandrine Sarroche…**) n'offre que des motifs de satisfaction…

Sous la direction du jeune chef italien, l'Orchestre de l'Opéra national de Pari**s** fait scintiller la partition d'Offenbach : rythmes enlevés et nuances malicieuses soulignent l'ironie du livret – et quelques décalages avec les chœurs (notamment au final de l'Acte II) sont vite oubliés devant l'énergie déployée. Les chœurs, admirablement dirigés par Ching-Lien Wu, alternent entre puissance (entrées martiales) et délicatesse (chœur des marmitons), incarnant une communauté soudée et bigarrée.

Les Brigands selon Kosky est bien plus qu'un opéra : c'est un manifeste visuel et sonore pour la liberté d'être, une célébration de la marge comme espace de créativité. Dans ce Palais Garnier transformé en boîte de nuit géante, Offenbach n'a jamais semblé aussi actuel. La *standing ovation* du 29 juin – entre rires aux larmes et larmes de joie – a confirmé que l'esprit de la *Pride* continuaient d'envahir la Capitale le lendemain du défilé… jusque sous les ors du très « académique » Palais Garnier !

CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier, le 29 juin 2025. OFFENBACH : Les Brigands. M. Beekman, P. Perbost, A. Dennefeld, L. Naouri… Barrie Kosky / Michele Spotti. Crédit photo © Agathe Poupeney – OnP

VIDEO : Trailer des « *Brigands* » de J. Offenbach au Palais Garnier

---

CRITIQUE, festival. 45ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Couvent des Ursulines, le 29 juin 2025. « Territoires » par Mathilde MONNIER

Le 29 juin 2025 restera gravé comme une date

emblématique du 46e Festival Montpellier Danse, un soir où la mémoire et le mouvement se sont confondus dans une célébration unique. Dans l'écrin magnifique de l'Agora – Cité Internationale de la Danse, installée dans l'ancien Couvent des Ursulines, Mathilde Monnier, l'ancienne directrice du Centre chorégraphique national de Montpellier, a offert au public un spectacle de toute beauté, intitulé *Territoires*.

La proposition s'est imposée d'emblée comme une expérience inédite. La soirée ne se déroulait pas sur une scène traditionnelle, mais dans les différents espaces de ce lieu chargé d'histoire, véritable berceau de la danse contemporaine. Le principe était aussi audacieux que séduisant : une quinzaine d'interprètes, mêlant danseurs confirmés et jeunes talents du master d'interprétation, s'emparaient d'une multitude d'extraits du vaste répertoire de la chorégraphe. Comme dans un musée, le public était libre de déambuler, de flâner, de choisir son propre parcours, allant et venant au gré de ses envies pour découvrir ces séquences dansées dans l'ordre qui lui plaisait. Une véritable anthologie éparse, vivante, qui transformait chaque spectateur en acteur de sa propre expérience esthétique.

Ce qui a fait l'immense force de ce spectacle, c'est la manière dont **Mathilde Monnier** a su tisser un lien entre le passé et le présent. Ce lieu, l'Agora, est celui où la plupart de ses pièces ont été créées lors des précédentes éditions du **Festival Montpellier Danse**. Rejouer ces fragments – de *Pour Antigone* (1993) à ses créations les plus récentes – dans cet espace qui les a vus naître conférait à chaque geste une résonance émotionnelle particulière, une profondeur

bouleversante. Les danseurs, habités par une concentration palpable et une joie de danser communicative, partageaient le même espace que les spectateurs-visiteurs, effaçant la frontière traditionnelle entre la scène et la salle. Cette proximité rare créait une communion intense, où l'on pouvait ressentir le souffle des interprètes, la puissance de leur engagement.



Mathilde Monnier l'a magnifiquement formulé : en sortant les gestes de leur contexte chorégraphique original, on leur redonne une actualité, une autonomie. Ils ne sont plus de simples souvenirs de spectacles passés, mais deviennent des gestes pour le présent, offerts au regard et à l'émotion du public. La chorégraphe a ainsi construit une œuvre puissante sur la transmission et la mémoire de la danse, une réflexion profonde sur notre rapport au temps. Chaque séquence dansée,

chaque extrait rejoué, faisait coexister plusieurs temporalités, créant un dialogue entre l'hier et l'aujourd'hui pour constituer notre temps présent.

Territoires a été un véritable triomphe, salué par un public enthousiaste et conquis par cette proposition audacieuse. En convoquant son propre passé avec une générosité et une intelligence rares, **Mathilde Monnier** a rappelé avec une grâce infinie que la danse est un art de la vie, du mouvement perpétuel. Cette soirée restera comme un moment de grâce absolue, une célébration de la mémoire et de la création, où chaque spectateur est reparti avec une partition intime de gestes et d'émotions. Un spectacle incontournable qui a magnifiquement ouvert les possibles du festival.



CRITIQUE, festival. 45ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Couvent des Ursulines, le 29 juin 2025. « Territoires » par Mathilde MONNIER. Crédit photographique © Léa Barbieri